# LIVRE événement, annonce. André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur)

**LIVRE événement, annonce. André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur).** Jean-Sébastien Bach, le 5è évangéliste réalise dans sa musique la fusion admirable et stimulante de la lumière et du salut. L'incarnation qui se développe dans sa musique, qui donne la parole (chorals) à l'assemblée des croyants atteint dans son oeuvre une vérité inestimable. Tel l'arpenteur admiratif, l'auteur relève chaque aspect du grand oeuvre légué par Jean-Sébastien (Messes, cantates, cycles instrumentaux, …), ce qui fait surtout son « urgence » : un baume accessible pour notre époque « où règnent l'incommunication, l'exclusion, le malentendu (car) seul Bach sait encore rassembler et réconcilier ». Après le fameux « indignez-vous », Bach, de l'esprit des Lumières en son aurore, à la terreur du XXIè naissant, propose une autre alternative, le « réconcilions-nous ». Sa musique apaise, guérit, sauve : « elle nous recentre. Elle nous refait citoyens du meilleur des mondes. il faut découvrir ce Bach salutaire… ». En 45 chapitres, et 250 pages, André Tubeuf se concentre sur la musique et la vie du Bach visionnaire, à la fois humble et fraternel, humaniste et serviteur, prophète pour des mondes meilleurs. Prochaine grande critique du **livre André Tubeuf : BACH ou le meilleur des mondes (Editions Le Passeur),** dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS, le jour de la parution : **le 2 novembre 2017.**

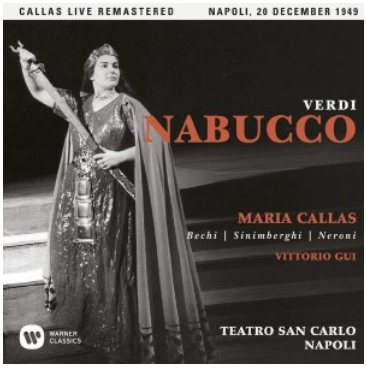
# Cd, réédition. CYCLE MARIA CALLAS (1/3) chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE…



**Cd, réédition. MARIA CALLAS I chez Warner classics. LES DEBUTS DE MARIA CALLAS EN ITALIE…** Warner classics réédite pour les 40 ans de la disparition de Maria Callas à Paris (ce 16 septembre 2017), nombre de ses enregistrements décisifs parmi lesquels s'imposent les premiers essais convaincants réalisés en Italie, dès 1949, à Naples, Rome, Florence. Ainsi s'affirme et dans des emplois ambitieux, déjà éprouvants pour l'interprète – actrice autant que chanteuse, le tempérament et la vocalité d'une artiste complète, capable d'incarner et d'exprimer les tiraillements intérieurs de personnages complexes tels Abigaille, Kundry, Elena… Souvent alors, la jeune diva, pas encore trentenaire, démêle sous le noeud des intrigues de l'Histoire biblique, médiévale, spirituelle, les intentions cachées et progressives des profils psychologiques concernés. Femme ambitieuse, pècheresse flamboyante puis servante repentie, patriote amoureuse et d'une rare loyauté en sentiments, la Callas à ses

débuts foudroie déjà par la justesse de ses choix artistiques, par l'intensité de son tempérament dramatique.

Né en 1923, Sophie Cecilia Kalos née à Manhattan (USA) de parents grecs, s'affiche alors à 26 ans avec un aplomb déterminant, où percent déjà sens dramatique, présence impétueuse et vocalità expressive. Car la jeune cantatrice ne fait pas que chanter les notes, elle les vit, capable déjà d'une maturité exceptionnel, précise et sûre de ses intentions.
3 productions heureusement enregistrées (3 live remastérisés en 2017), témoignent de son apparition à la phénoménale sincérité : Nabucco (1949) au San Carlo de Naples ; Parsifal à Rome en novembre 1950 ; enfin I Vespri Siciliani sous la direction du légendaire d'Erich Kleiber (le père de Carlos), à Florence en mai 1951. Celle qui n'a pas encore réalisé sa transformation physique (en sirène people et glamour au tournant des années 1953 – 1954, alors sur la scène de la Scala de Milan), affirme un tempérament manifeste servi par les possibilités vocales étonnantes de son ample mezzo-soprano.




**NABUCCO, Naples, Teatro San Carlo décembre 1949**. C'est la première production intégrale enregistrée où paraît Callas, et sa première et seule Abigaille scénique de sa carrière : facilité des vocalises, sens du drame, impériale ardeur, la jeune Maria âgée de 26 ans a déjà tout d'une grande interprète : la fureur et la tendresse sur une tessiture dont elle maîtrise toutes les facettes émotionnelles, et toute les nuances expressives.




**PARSIFAL, Rome, Auditorium della Rai, novembre 1950.** Voici la seule Kundry de Callas, et déjà à 26 ans, le troisième et ultime personnage wagnérien qu'elle a incarné (après Isolde et Brunnhilde). Affichant ses formes généreuses sur la couverture, Callas Kundry est une créature vocalement sulfureuse et voluptueuse, entièrement dévolue à perdre le jeune Parsifal qui ignore qu'il est le Sauveur. Puis, prenant conscience de sa nature perverse et démoniaque, la sirène séductrice évolue, à présent habitée par la culpabilité et le repentir final… Déjà le chant de la jeune Callas a tout compris des enjeux de cette femme clé dans l'opéra de Wagner, son testament spirituel. L'enregistrement est incontournable pour qui veut connaître les qualités d'actrice et de chanteuse de la jeune Maria Callas en Italie. De surcroît dans un répertoire qu'elle ne chantera plus après.

**I VESPRI SICILIANI, Florence, Mai musical 1951.** Aux côtés de Boris Christoff (Giovanni Procida), la duchesse Elena de Callas éblouit par sa sûreté dramatique : l'actrice a encore gagné en finesse et en assurance d'intonation. La subtile baguette de Kleiber père dessine la fresque historique et amoureuse conçue par Verdi avec une autorité qui frappe par son intelligence et sa subtilité. En pleine occupation française, les siciliens entendent s'insurger et chasser l'étranger gaulois… Sicilienne de coeur, Elena aime Henri qui pourtant se range du côté du gouverneur Montfort, en réalité son propre père. Phrasés, nuances, vocalises sidérantes et précision de chaque inflexion émotionnelle : son Elena saisit par son éclat dramatique, sa justesse expressive, d'autant qu'alors, l'ouvrage est peu joué (comme aujourd'hui : mais les Elena verdiennes sont-elles encore de ce jour ?). De fait, Callas donne un relief saisissant à un personnage féminin héroïque, éreintée par la question politique, submergée par le

souffle de l'histoire violente : malgré ses actions, les Siciliens assassineront bel et bien tous les Français. En version remastérisée, ces 3 premiers legs discographiques réédités par Warner classics sont des musts pour tous.

---

# CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical)




**CD événement, récital lyrique, compte rendu critique. JUAN DIEGO-FLOREZ : MOZART (La Scintilla, Minesi, 2016, 1 cd SONY classical**). COUP DE TONNERRE sur la planète lyrique et révélation inouïe (l'événement le plus intéressant en cette rentrée lyrique 2017) : **le rossinien déjà divin, Juan Diego-Florez, se révèle mozartien miraculeux**. Dès le début du programme, la saisissante suractivité de l'orchestre, scintillante et rafraîchissante retient l'attention tout d'abord, dans une prise réverbérée comme il faut, où jaillit comme un torrent doué d'une irrésistible et saine vitalité, le ténor Juan Diego-Florez, puissant, articulé et naturel, soutenu idéalement, au legato impériale. Face à son **Idomeneo**, à la fois nerveux et héroïque, mais aussi ardent, les instruments se mettent au diapason de son chant solaire à la tenue

éblouissante. Cela trépigne, s'agite, traversé par une étonnante énergie, sertie d'élégance et de finesse. Intensité, nuances expressives et grande intelligibilité : ce personnage Mozartien que l'on croyait connaître, pour l'avoir tant de fois, ailleurs, écouté sur scène, gagne un surcroît de relief, une autre identité ; en lui se dresse un héros inquiet donc nerveux. Habité par une profond questionnement. Cette instabilité émotionnelle servie par une technique vocale infaillible demeure ici captivante.

Puis le texte en allemand semble premier, primitif, d'une juvénilité naissante ; la couleur est idéale et exprime au plus juste, la vérité du prince Tamino, un être pur et loyal qui ne demande qu'à être initié à l'amour. Accordé au vol agile des instruments, la voix se fait dévoilement d'une tendre et vive volonté ; ce Tamino, dans les intentions et dans la clarté olympienne du chant, dans l'intensité de la ligne, est là aussi exemplaire.

Surtout se précise **l'Ottavio de Don Giovanni,** dont Diego Florez chante les deux airs : éperdu, amoureux mais statique ; excellent aussi par leur justesse expressive. Le voici ce héros de carton pâte, vainqueur du monde et des escrocs s'ils sont à bonne distance. Mais que ce chant épris a de noble simplicité, d'ivresse enchantée ; le ténor péruvien rossinien ès mérite (et avec quelle finesse ardente), est bien un divin Mozartien ; son legato est une caresse plus irrésistible que les violences de Don Giovanni. Que ne chante t-il le rôle sur scène dans une production et l'on verrait immédiat ce qui fait l'épaisseur du personnage quand ailleurs et trop fréquemment, il n'est soit qu'édulcoré ou caricaturé. Sublime incarnation.

Son **TITUS** éblouit par son humanité, celle d'un cœur terrassé par l'exemple moral et l'amour transcendant qu'il reçut de Bérenice. Soudain ce chant se fait leçon et apprentissage d'un humanisme devenu fraternité concrète et vivante ; et la vérité du dernier opéra de Mozart prend alors son sens: ce qu'apporte le ténor au personnage est incomparable. L'idéal politique

surgit devant nous : Titus fut bien ce « délice du genre humain » dont parle les historiens de l'Antiquité. Le témoignage prend tout son sens ici, c'est comme si le chant intense et embrasé et pourtant naturel de Diego-Florez se galvanisait lui-même en cours de réalisation, dévoilant / renforçant les enjeux dramatiques. Stupéfiant en agilité et justesse des intentions, ce chant a l'impact d'une balle ; la précision et la couleur décochées frappent au cœur : la vaillance en grâce du second Titus reste déconcertante. Mais ce n'est pas fini :

Son Ferrando (Cosi fan tutte) est justement victime extasiée de l'amour ; cœur immolé sur l'autel des sentiments qui se dévoilent : la séquence est un absolu d'une irrésistible ardeur… Qui nous rappelle ce qu'un Alfredo Kraus, hier, fut aussi capable de réaliser : soit parler en chantant et inversement. Où a-ton écouté un tel murmure lyrique, articulé, incarné, si juste ? Le sublime est l'ordinaire de ce disque superlatif et l'on se dit dommage que Decca chez qui le ténor a enregistré tous ses Rossini fulgurants, rate ainsi ses Mozart miraculeux…

# Chant étincelant
# Quand il chante Mozart
# JUAN DIEGO FLOREZ sublime texte et musique comme s'il les créait

Même poésie vocale pour son **Belmonte**, à la fois sincère, tendre, en ivresse suspendue dont les instrumentistes font le frère de Tamino dans cette lueur émotionnelle d'une justesse elle aussi absolue. Honneur au pupitre des bois (clarinette, flûte, bassons au relief majeur), en complicité intérieur avec

le pianoforte idéalement calibré lui aussi, et d'une discrète mais constante couleur, tout au long de ce récital d'une musicalité parfaite. Ici le chant ivre du ténor est bien celui de Mozart lui-même, amoureux éperdu de sa récente épouse Constanze. Le **Dalla sua pace (2è air d'Ottavio)** étire la texture enchanteresse d'un legato unique à ce jour, et là encore, c'est Mozart, son personnage, la situation et le chant tout court, qui en sortent transfigurés ; votre serviteur avec. Merci au chanteur de ciseler en un format idéal, son chant de velours et de diamant : chanter juste jamais fort mais intensément. Voilà la clé d'un belcanto enfin réalisé.



Et bénéficiaire d'un chant souverain qui a bien compris que rien ne justifiait un trop plein de puissance, s'il n'était finement canalisé, le ténor divin nous crédite en fin de programme d'**un superbe air de concert de 9mn : « Misero! O sogno….**Aura, che intorno spiri », KV 431 pour le ténor et ami Johann Valentin Adamberger. Déjà romantique avant l'heure, avec des éclairs instrumentaux faisant surgir les climats fantastiques et hallucinants de la situation, l'épisode nage entre deux eaux expressives : Sturm und drang et empfindsamkeit à la fois, entre tempête et murmure, Juan Diego-Florez, versatile, ciselé, diseur exceptionnel, subjugue mot par mot par son intelligence du texte et des climats émotionnels qui se succèdent. Le disque révèle l'immense Mozartien, le sublime bel cantiste, le ténor à la voix d'or. Ce disque est un miracle musical. **CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2017.**

Le premier disque Mozart du Rossinien Juan Diego-Florez est la meilleure expérience musicale vécue depuis une décennie. Réaliser un tel programme à ce moment de sa carrière, relève d'un prodige, d'une seconde naissance. Gloire au ténor. Sony confirme donc sa première place comme label des plus grands ténors actuels (Juan Diego-Florez y brille donc aux côtés de … **Jonas Kaufmann**).

_____

**JUAN DIEGO-FLOREZ chante Wolfgang Amadeus Mozart : airs lyriques.**

« Fuor dal mar », Idomeneo
« Si spande al sole in faccia », Il re pastore
« Se all'impero », La Clemenza di Tito
« Del più sublime soglio », La Clemenza di Tito
« Dalla sua pace », Don Giovanni
« Il mio tesoro », Don Giovanni
« Un'aura amorosa », Così fan tutte
« Dies Bildnis ist bezaubernd schön », Die Zauberflöte
« Ich baue ganz auf Deine Stärke », Die Entführung aus dem Serail
« Misero! O sogno….Aura, che intorno spiri », KV 431

**CD, compte rendu critique, opéra. MOZART : Juan Diego Flórez**, ténor. La Scintilla Orchestra. Riccardo Minasi, direction. Durée : 51 mn – 1 cd Sony Classical

---

# CD, compte rendu critique.

# HAYDN 2032 : VOL 5. Symphonies / Kraus / L'homme de génie. Kammerorchester Basel. Giovanni Antonini (1 cd Alpha, 2016)




**CD, compte rendu critique. HAYDN 2032 : VOL 5. Symphonies / Kraus / L'homme de génie. Kammerorchester Basel. Giovanni Antonini (1 cd Alpha, 2016)**. Giovanni Antonini, flûtiste remarquable (cf son dernier **cd Telemann, absolument miraculeux par sa musicalité saisissante, CLIC de CLASSIQUENEWS / novembre 2016**), est aussi un chef de talent comme ce nouveau volume de l'intégrale symphonique dédiée à HAYDN le montre. Le maestro poursuit ici son intégrale HAYDN (HADYN 2032 : toutes les symphonies pour son tricentenaire), un cycle qui nous mène jusqu'en 2032 (le monde actuel existera-t-il encore ?), dans ce nouveau jalon musicalement très abouti, qui dans sa maîtrise en autorisant toutes les grâces délirantes d'un compositeur de génie, éclaire ce bouillonnement jaillissant d'un auteur de premier plan qui joue de la forme sans jamais perdre de vue l'idéal qui l'inspire (comme Haendel). Brillant, Haydn est surtout vrai et profond. La vitalité fruitée des instruments d'époque autorise ce galbe sonore, véritable ivresse dans chaque mouvement dont le caractère singulier est révélé. Face à tant d'équilibre entre sonorité ronde, éloquence caractérisée, détail des timbres, et rebonds

dramatiques, – microépisodes et architecture globale, on aimerait bien écouter chef et orchestre dans Mozart (pour des opéras… probablement de la même fougue somptueuse ?).



**ACCOMPLISSEMENT ESTHETIQUE ET SONORE.** Le spectre des nuances ainsi déployées, la richesse agogique, le raffinement dynamique et l'idéal du format sonore installent objectivement un nouveau standard pour les orchestres sur instruments d'époque. Voilà enfin un son gorgé de saine vitalité, expressif, élégant et d'une richesse de couleurs et d'intonation, – inouïe. A l'heure où l'interprétation baroque et romantique s'essouffle par manque d'idées, de goût, de « philosophie » globale…, voilà un idéal concret qui pour nous, vaut manifeste et modèle à suivre.

Entre les Currentzis, tapageur, pétulant, radical, et tous les autres directeurs musicaux de leur propre ensemble, qui répètent toujours les mêmes gestes pour toute les œuvres choisies, **Antonini rejoint Dantone**, … deux chefs actuels de plus en plus convaincants, pour une lecture active, régénérée, magnifiquement abouties des partitions sélectionnées.

Vite que la plupart des ensembles français s'en inspirent. Il y a bien longtemps que l'on avait pas écouté une telle richesse, un tel miracle sonore. Tout le mérite en revient au milanais, Antonini, qui après son intégrale Beethoven avec le Kammerorchester de Bâle, s'attache à dévoiler la fabrique à merveilles haydnienne dans le cadre de son intégrale Haydn 2032. Cycle enthousiasmant. Autant que le projet « authentique » lui aussi de Kent Nagano récemment annonciateur d'un Ring de Wagner sur instruments d'époque (Le Ring de Wagner sur instruments d'époque par Nagano, dépêche de juin 2017).

**Volume 5 de son intégrale HAYDN 2032, le nouveau cd de Giovanni Antonini avec le Kammerorchester Basel, souligne avec élégance et raffinement tout**

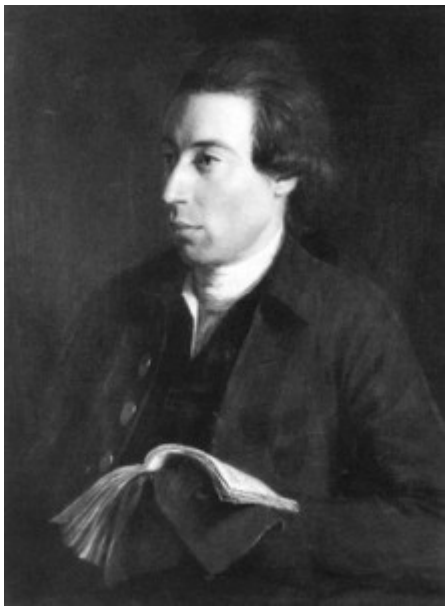
# Le génie de HAYDN



**La première Symphonie n°80** (enregistrée en octobre 2016) affirme une maestrià à la fois savante, franche et naturelle : puissance, dramatisme « Sturm und Drang » et aussi marque personnelle, humour voire facétie qui se met à distance de la forme sérieuse et de son développement trop majestueux ? font les premiers délices de cette lecture d'une maturité réjouissante. Haydn gagne ici grâce à la vitalité nerveuse et surtout tout en souplesse de Giovanni Antonini, une verve certes classique, purement viennoise, mais traversée par un élégance de chaque mesure. Il y a le nerf de Gluck et sa coupe dramatique (opératique), le goût des contraste purement formels d'un CPE Bach, mais Joseph Hadyn apporte cette conscience élargie du spectre sonore, qui cultive un rare équilibre entre expérimentation sonore et construction architecturale. Le souffle feutré intimiste de l'Adagio démontre la maîtrise du collectif dans l'art des équilibres, entre éloquence enjouée, enivrée, et grâce purement classique (équilibre bois, cuivres et cordes : un régal tant les couleurs détaillées et les respirations sont justes), annonçant Mozart, sans omettre un feu démiurgique (certes

apaisée et jamais allongé) qui préfigure le maître viennois à venir : Beethoven.
Le Menuet réinvestit l'énergie active pleine d'entrain et de belle prestance, énergisant les vocalises des cordes somptueuses dans un Trio porté par l'esprit de la danse: l'élégance du chef convainc totalement et s'inscrit dans une intégrale qui promet d'être passionnante, l'égal des cycles légendaires signés par Harnoncourt, Bruggen et récemment Dantone chez Decca ?

Le volet ici enregistré approfondit le génie symphonique de Haydn, tout en le faisant dialoguer avec l'écriture de son cadet né en 1756, Kraus, – un autre Joseph (de 30 ans plus jeune que Haydn), autre émule du courant Tempête et passion, en extension dans les années 1780, juste avant la révolution et qui est le ferment du Gluck français.



Gluckiste,(claire référence à Iphigénie en Aulide mais avec développement contrapuntique plus dense et une orchestration plus ample) **la Symphonie en do mineur de Krauss**, qui reprend à l'été 1783 à Esterhaza où était Haydn et Gluck, un ancien opus composé en Suède, saisit par sa coupe elle aussi frénétique, mais traversée par une grâce riche en facétie et contrastes, qui enrichit la couleur musicale d'un lieu et d'une époque marquant le destin de plusieurs grands compositeurs. Le pathétique noble et grave voire lugubre (début) marque les esprits, en une profondeur qui se révèle mozartienne. De Krauss, Antonini souligne la force active, brûlée, embrasée voire éruptive qui en fait un compositeur digne de la frénétique gluckiste en effet. L'arête vive des vagues puissamment dramatiques y est magnifiquement réalisée. La sonorité atteint un idéal exceptionnel entre précision, couleur, expression, clarté et puissance. Que dire

de plus. Eblouissant. Logiquement, le disque est CLIC de CLASSIQUENEWS.

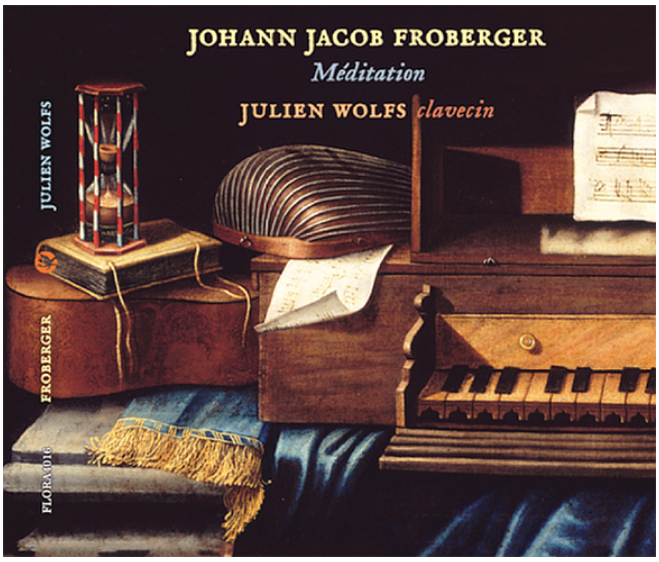
_____

**Cd, compte rendu, critique. HAYDN : Symphonies 80, 80, 19. KRAUS : Symphonie VB 142** (Kammerorchester Basel – Giovanni Antonini, direction – enregistrements de juillet et octobre 2016 – 1 cd ALPHA, collection « HAYDN 2032 », volume 5 : « l'homme de génie ». CLIC de CLASSIQUENEWS d'octobre 2017.

---

# CD évènement, compte rendu critique. FROBERGER par Julien Wolfs, clavecin (1 cd

# Musica Flora)




**CD évènement, compte rendu critique. FROBERGER par Julien Wolfs, clavecin (1 cd Musica Flora)**. Secret, savant, complexe… Johann Jacob Froberger souffre d'une considération injustement nébuleuse (pour nous mystérieuse et d'autant plus fascinante) que cet album jubilatoire efface radicalement … tant le jeu et le toucher supérieurs du jeune claveciniste belge Julien Wolfs d'une clarté rayonnante et sensuelle, restent constamment vivants et d'une saine franchise. Le claveciniste, né en 1983, humanise et incarne avec une finesse réjouissante une écriture à torts réputée conceptuelle voire cryptée. Rien d'inaccessible ici sous les doigts humbles et virtuoses de Julien Wolfs dont l'articulation souveraine et un sens inouï de la flexibilité réinscrivent la quête musicale de Froberger dans une interrogation légitime sur la vie, le monde, la recherche musicale et esthétique réconciliés avec les aspirations d'un homme sincère et prodigieusement juste dans ses expérimentations stylistiques. L'un des acteurs de la réhabilitation spectaculaire opérée par le festival Musique & Mémoire en juillet 2016 (VOIR notre reportage vidéo Les Cyclopes jouent Froberger), Julien Wolfs qui créait justement ce programme pour Musique & Mémoire 2016, s'affirme aujourd'hui comme un pilier de la nouvelle génération de clavecinistes. Parmi les plus doués et probablement le plus subtil et le mieux inspiré. Vous n'écouterez jamais plus Froberger de la même façon, après l'écoute de ce nouvel album captivant.

# Le Clavecin virtuose de Julien Wolfs

**En dédiant ce programme aux mondes esthétiques de Froberger, le claveciniste belge Julien Wolfs offre le plus bel hommage au génie musical pour clavier du xviie**

L'écriture trahit une pensée qui augure des plus grands, à la fois musique pure, jeu formel et interrogation générale sur l'architecture et son développement. Froberger, virtuose et intérieur préfigure le génie de JS BACH, c'est dire. Ici la complexité du contrepoint généreux autant que sinueux expriment une volonté expérimentale sur le sens même de l'écoulement sonore et de la  temporalité : admirablement composé le programme met en ouverture le génie du bâtisseur Froberger, capable de dérouler des cathédrales contrapuntiques d'une géométrie puissante et abstraite… Toccata II et Canzon II.

Mais apport des grands interprètes, Julien Wolfs évite toute sécheresse et déploie le sens le plus profond comme le plus grave dans l'étonnante Méditation faite sur ma mort, momento mori de 1660,- soit 7 avant d'expirer, dont le jeune claveciniste fait une prière pleine de séduction sereine, un renoncement flamboyant de grandeur et d'allusive poésie. La technique suprême se fait oublier tant les intentions et la réalisation éclairent le raffinement de l'écriture et sa grande vérité.

Place à la construction affirmée des danses françaises ensuite, Froberger n'a til pas été l'inventeur probable du stilus fantasticus comme celui qui invente le principe des Suites.

La Gigue emporte par son allant printanier, la courante vagabonde, la sarabande saisit par sa grâce et sa retenue

d’une noblesse imperturbable.
Mort à Héricourt (Franche-Comté, Haute Saône), alors proche de son élève et patronne Sybille de Wurtenberg, Froberger est un esprit à la fois agile, inquiet, d’une éloquence intense qui sait éviter tout bavardage. Son style demeure concis, dense, resserré, d’une étonnante exactitude. Osant aussi des dissonances critiques qui renseignent beaucoup sur sa propre conception de l’architecture et du développement (somptueuse virtuosité de la Toccata IX).

Froberger, génie européen, approcha le virtuose Frescobaldi à Rome dont il partage la science défricheuse comme la pensée analytique, comme en témoigne l’interrogation toute en retenue grave voire lugubre des “Affligée et Tombeau sur la mort de Monsieur Blanrocher”, soit 8mn de pure récréation temporelle et harmonique dont Julien Wolfs exprime vertiges et basculements d’un parcours formel à la fois imprévu et étrange, vrai miroir d’une âme amie en compassion. La puissance qui émane de ce suprême morceau sonore est l’autre sommet de ce disque superlatif. Et l’une des bornes « funèbrement légères » qui émaillent ce programme équilibré.
Compositeur diplomate, secret agent de son mécène l’empereur Ferdinand IV, Froberger connut bien des vicissitudes sur les chemins de ses missions dont témoignent les accents narratifs de cette Allemande tendue, nerveuse, “faite en passant le Rhin dans une barque en grand péril”… la somptueuse matière expressive dont Julien Wolfs sait canaliser le fil dramatique, plein de subtiles allusions, laisse déconcerté : l’auditeur est saisi par tant de finesse dans un jeu qui aurait comme chez beaucoup basculer dans la mécanique et la sécheresse.
La Sarabande qui suit est Majesté retenue, et la Gigue suivante, d’une agilité mélancolique… En définitive belles introductions au volet central du programme qui est le lamento sur la mort du protecteur Ferdinand IV, hommage éternel dont Julien Wolfs articule avec une grâce infinie l’arabesque suspendue.
Le jeu d’un calibre arachnéen, communique et le deuil qui

étreint et l'intensité d'une prière qui touche par sa sincérité sur tout le spectre du clavier jusqu'en ses ultimes aigus. La note ultime prolongée au delà du mot, dans l'infini de la perte et de la peine qui en découle.
Chaque Gigue est un espoir, une reconstruction dont le claveciniste exprime le miracle d'un flux jaillissant (somptueuse plage 17), puis la Courante volubile joue des deux claviers, la Sarabande ouvre un portique grandiose jamais envisagé jusque là.
La dernière Toccata (X) éblouit par sa finesse poétique, surtout par le souffle que lui prodigue l'éloquence virtuose du jeune claveciniste. Dans cette architecture contrapuntique se dessine et se précise une véritable cité idéale, qui résout temps, espace, conscience.



Flamboyant par sa vivacité digitale, **Julien Wolfs** rétablit la place de l'humain et du sens, celui des Vanités universelles et donc de la mort. Il sublime l'instant musical et son déroulement en une épiphanie d'une prodigieuse intensité comme en témoigne la Lamentation pour le protecteur ami, Ferdinand III qui fut capable en connaisseur et mélomane avisé, de comprendre et d'encourager la verve et l'alchimie de son prodigieux compositeur.
La vision et la maîtrise qu'en offre le claveciniste forcent l'admiration tant son éloquence digitale se fait allusion poétique. Tout mélomane doit aujourd'hui posséder et écouter ce disque virtuose, écrin de poésie sonore et de sincérité musicale pour se réconcilier définitivement avec le clavecin. **Julien Wolfs** ne maîtrise pas seulement le clavier, il instaure un format sonore et donc une écoute partagée, d'un équilibre et d'un format idéal.

Voici donc un premier récital majeur révélant l'un des clavecinistes les plus miraculeusement inspirés de sa génération. Le fabuleux instrument retenu enrichit aussi la beauté envoûtante et enivrante de ce programme à la fois virtuose, profond, bouleversant. Clic de Classiquenews de l'automne 2017.

_____

**CD événement, critique. Froberger par Julien Wolfs, Clavecin. 1 cd musica Flora-parution en octobre 2017.** Parution annoncée le 20 octobre 2017. Publication incontournable. CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2017.

VOIR aussi notre reportage vidéo Les Cyclopes jouent Froberger pour ses 400 ans, à l'été 2016, – Festival Musique et Mémoire

LIRE aussi notre compte rendu critique du cd de Julien WOLFS édité chez PARATY

LIRE notre dépêche annonce du cd événement FROBERGER par Julien WOLFS

---

# CD, compte rendu critique. VOLTS. Quatuor TANA (1 cd Paraty 717246, 2017)

**CD, compte rendu critique. VOLTS. Quatuor TANA (1 cd Paraty 717246, 2017)**. Avec VOLTS, le **Quatuor Tana** fait évoluer notre perception de la forme instrumentale et marque un jalon dans l'histoire du genre quatuor. Les instrumentistes n'ont pas hésité à faire fabriquer leurs propres instruments capables de relever les défis d'un programme riche en surprises, en dépassements techniques, en renouvellement expressif et sonore. Les 5 compositeurs exploitent jusqu'à leurs extrêmités techniques et acoustiques, les « Tana Instruments », trouvant un équilibre précieux entre défrichement tous azimuts et néanmoins cohésion du parcours sonore. Chacune des pièces évapore les frontières séparant acoustique et électronique, ou explore les ressources des nouveaux instruments. Un monde sonore se dévoile dans cet album aussi expérimental que visionnaire. Quel sera demain le son du quatuor ? Les Tana répondent sans ambiguïté à la question, révélant les qualités d'une nouvelle syntaxe désormais fascinante.




Dès le premier opus signé **Fausto Romitelli « Natura Morte con fiamme** » pour quatuor et bande électronique (1991) s'impose le travail spécifique sur le son acoustique émis, auquel répond, dialogue, ou s'électrise son double électronique produit en résonance. Un certain hédonisme sonore diffuse de la série de longues phrases sur lesquelles glissent les notes des cordes en son réel. L'auteur sait cultiver atmosphères énigmatique suspendues, puis en contrastes expressifs, saccades, sons fouettés, percussions serties dans la bande électronique qui tout en enrichissant la matière sonore, favorisent surtout les

gestes fragmentés ; il en découle un éclatement progressif de la forme, où se déploie une nouvelle série de chuintements courts qui redéfinissent la notion même de phrases musicales. C’est une sorte d’apologie du fragment et de la syncope, plus proche de la pulsion plutôt que du développement musical. La précision et l’intensité du geste de chaque instrumentiste assurent la réussite de l’ensemble.

**Smaqra de Juan Arroyo** est une pièce au caractère à la fois réaliste et onirique, pour pratique et sonorité mixte, acoustique et électronique (« hybride »), de 2015 . Les accents secs qui claquent et les à-coups sur les cordes mordent l’espace comme des griffes qui abolissent la notion de frottement continu ; à la fois « tambours » et aussi « cloches », les instruments nouveaux imaginés par les Tana (ayant leur propre haut parleur dans la caisse de résonance) tissent un nouveau champs de vibrations sur des rythmes entraînants auxquels répond une série d’accords amplifiés. Espace et temps fusionnent comme une jungle florissante, en extension, à la fois grouillante, fascinante, inquiétante. La diversité des sons acoustiques et leurs doubles électroniques (transformés, retraités en temps réel) s’imbriquent et dialoguent créant un espace en circulation permanente. La collection de sons qui est produite, propose un nouveau bestiaire musical, véritable vivier du timbre, interrogeant et remodelant chaque note dans sa hauteur, sa profondeur, son émission. Déflagration, résonance, réponses…l’imaginaire de l’auditeur est excité par la grande plasticité des instruments capables de couleurs et de nuances inédites (l’effets d’arcs électriques en fin de cycle, combiné au tissu grouillant, à la fois disparate et resserré, demeure fascinant).

# Audacieux, défricheurs, pionniers… les TANA inventent le Quatuor du XXIè



**Remmy Canedo dans « Clusterfuck » de 2016** affirme immédiatement une plénitude sonore dans toutes les directions de l'espace et du temps qui mêle l'acoustique sec et le son électronique, frotté, pincé, en glissando ; son écriture elle aussi électrisée, tisse un magma en formation ou en permanente métamorphose … Avec traits distinctifs, l'incise millimétrée de phénomènes soucieux de la plénitude sonore, alternant passage en tutti résonnant, en murmures plus énigmatiques, voire inquiétant et agressifs. Le compositeur prend soin de ménager des « espaces sonores mouvants » à la fois très identifiables et aussi mêlés… les possibilités acoustiques et musicales des instruments nouveaux démontrent un champs d'action et de production sonore, totalement inédit. Sous tension, en une suractivité âpre et mordante, bondissante et nerveuse, la partition récente cultive une dramaturgie impressionnante parfois spectaculaire, avec des sons râpés, déchirés, alternant avec des séquences très denses, où les cordes frottés déploient un arsenal sonore expressif, souvent radical, en longues phrases soutenues pour

la conclusion.

« **Dissidence 4 » de Christophe Havel de 2016** est l'une des 3 partitions les plus développées de l'album, et qui offre à notre sens le spectre sonore le plus manifestement construit, exhibant d'emblée, dès son développement, une dramaturgie sonore très convaincante. Au début, jouant des effets de résonance des pizzicati, le développement s'impose par une série d'accords préalables plus construits, dessinant une entrée en matière déterminée, percutante, qui ouvre un espace résolu et plus stable (notes tenues remarquablement car subtilement amplifiées) que les partitions précédentes où l'esprit de césure et de syncope et la tension fragmentée étaient permanentes. Ici de longs rubans sonores se déroulent, jusqu'à la section en très courtes séquences à 3'45, où des éclairs, flammèches, associés à un effet de sirène, composent un nouveau paysage expressif en état de fusion voire « d'ébullition électrique » (donc très en rapport avec le titre de l'album « VOLTS »), tableau étiré, parcouru d'éclats sous tension. Là encore, les instruments acoustiques sont très bien exploités (coups d'archets percussifs, fouettés comme déchirant le spectre sonore, associés à une série d'arches tenues en decrescendo…). La versatilité des instruments, les climats contrastés qu'ils engendrent forment ainsi cette fabrique musicale et instrumentale, porteuse d'expérimentation et d'exploration sans limites. Les nouveaux instruments fabriqués par les quatre instrumentistes du Quatuor Tana (les « Tana Instruments »), renouvellent considérablement les champs expressifs et donc la palette sonore en question ; outre le jeu et la pratique, c'est aussi dans le dialogue qui s'instaure avec les luthiers, une nouvelle source d'enrichissement qui fait évoluer la lutherie.

Préparant et portant le tutti final d'une rare intensité en résonance, lignes mêlées, percussions, accents et nuances dialoguées nourrissent un véritable performance expressive au spectre très riche, tout à fait emblématique

de ce bestiaire sonore permis par les “Tana instruments”. Les 30 dernières secondes de la pièce tissent un parcours sonore aussi inouï que flamboyant. Bel accomplissement. Certainement la séquence la plus convaincante de cet album, riche en pépites sonores inédites. En précurseurs, les Tana prophétisent les nouveaux sons du Quatuor moderne.

_____

**CD, compte rendu critique. VOLTS. Quatuor TANA** (1 cd Paraty 717246, 2017) – Durée : 1h05mn – CLIC de CLASSIQUENEWS, octobre 2017 – parution le 11 novembre 2017.

Programme :

1- Fausto Romitelli, « Natura Morte Con Fiamme », pour quatuor à cordes et bande électronique, 1991  08:56
2- Juan Arroyo, « Smaqra » pour TanaInstruments (hybride), 2015 08:06
3- Remmy Canedo, « Clusterfuck » pour TanaInstruments (hybride), 2016  17:23
4- Gilbert Nouno, « Deejay », pour quatuor à cordes et électronique, 2014,  18:07
5- Christophe Havel, « Dissidence 4 », pour TanaInstruments( hybride), 2016 13:08

**Quatuor TANA**
Antoine Maisonhaute (violin / violon)
Ivan Lebrun (violin / violon)
Maxime Desert (viola / alto)
Jeanne Maisonhaute (cello / violoncelle)

_____

**Approfondir**

LIRE notre grand entretien avec le Quatuor TANA, à propos du cd VOLTS (propos recueillis en octobre 2017)

LIRE notre annonce dépêche présentant le cd VOLTS du Quatuor TANA – dépêche du 8 octobre 2017

---

# CD, coffret événement, annonce. Solti : Chicago – The Complete Recordings 108 cd DECCA)




**CD, coffret événement, annonce. Solti : Chicago – The Complete Recordings 108 cd DECCA)**. DECCA demeure au sein du groupe Universal, un label d'une constante qualité. Phénomène qui se justifie d'édition en réédition, en relation directe avec son étonnant catalogue. Ce coffret de rééditions exemplaires en témoigne, soulignant la justesse d'une ligne artistique menée sur le long terme par les dirigeants du label. SOLTI + CHICAGO, est une équation admirablement posée par ce coffret « miraculeux » (108 cd) – aussi bénéfique et artistiquement spectaculaire que les coffrets Karajan édités par DG Deutsche Grammophon (Karajan orchestral, Karajan symphonique, Karajan et les oeuvres sacrées…). La somme exhaustive (car c'est bien l'intégrale des enregistrements réalisés entre le chef et le légendaire orchestre) précise l'apport du chef hongrois dans l'évolution qualitative de l'Orchestre Symphonique de Chicago, Chicago Symphony Orchestra, fleuron des orchestres américains, fier pilier du fameux « top 5 » des phalanges outre-Atlantique. Sa parution coïncide aussi avec les 125 ans de sa fondation.
Le profil affûté, suractif, entre despotisme et séduction du maestro Solti s'exprime ici dans une période particulièrement féconde, où l'argent coulait à flot, permettant des réalisations tous azimuths, opéras, grandes oeuvres symphoniques, cycle orchestral thématisé, grands solistes invités.

# SOLTI et CHICAGO : l’équation magique



L’entente entre le maestro et les instrumentistes de Chicago relève d’un mariage heureux voire florissant, défrichant nombre de répertoires, nombres de partitions peu jouées alors ou spectaculaires par les effectifs qui en rendent délicate leur réalisation. Comme rarement – exception des plus grands dont Karajan, l’immensité du spectre musical ainsi exploré et incarné, s’autorise bien souvent la qualité des interprètes. Quantité ne nuit pas, bien au contraire, et l’intuition acérée, féline, à la fois analytique et très nerveuse du Chef hongrois enrichit encore chacune des lectures, y compris dans le cas des compositeurs baroques ou classiques, où malgré l’absence des instruments d’époque, et de la connaissance des styles anciens, s’impose la justesse des intentions défendus. Une probité stylistique et une sincérité qui s’avèrent visionnaire ou atemporelles, en tout cas, aussi intéressantes et même plus fascinantes que bien des approches récentes, qui s’appuient sur la présence des instruments d’époque. L’instrument ne fait pas tout ; il est question aussi, surtout du style, de l’intelligence d’interprétation… En cela, Solti, mieux que Maazel le démonstratif surdoué donc un rien artificiel, aussi habité et scrupuleux que Karajan, développe et cultive cette hypersensiblité active, intense qui régénère souvent notre connaissance des partitions choisies.

**QUASI 30 ANNEES D’EXCELLENCE…** La période est vaste et se

déroule sur presque 30 ans, depuis Mahler – déterminant en 1970 (5è Symphonie), jusqu'à Chostakovitch (15è Symphonie) en mars 1997. L'étendue des répertoires et partitions enregistrés ainsi fixés sur support, donne le tournis. Les enregistrements sont présentés chronologiquement, avec leur pochette d'origine, idéalement contextualisés grâce à la publication préliminaire de spécialistes et proches expliquant les qualités et le travail de la direction de Sir Georg Solti.

Récemment, RCA / Sony classical avait publié l'intégrale des enregistrements du prédécesseur de Solti à Chicago, soit le français **Jean Martinon** (the complete recordings / JEAN MARTINON, CHICAGO SYMPHONY ORCHESTRA (directeur musical de 1964 à 1969) – 10 cd eux aussi miraculeux. De toute évidence, les deux chefs à un même niveau d'excellence / Exigence n'ont pas partagé les mêmes fondamentaux ; Martinon se dédiant aux répertoires français, moins romantique que moderne (Ravel et Roussel étant les piliers de son travail)…

**LIRE** aussi notre présentation et critique du Coffret JEAN MARTINON / The complete recordings with the Chicago Symphony Orchestra – 1964 – 1969 – coffret de 10 cd édité en février 2015)
http://www.classiquenews.com/cd-jean-martinon-1910-1976-chicago-symphony-orchestra-the-complete-recordings-10-cd-rca-sony-classical-1964-1969/

De leur côté les enregistrements de Solti ont remporté de nombreuses récompenses internationales, notamment 33 Grammys (plus qu'aucun autre artiste à ce jour) dont 24 attribués à ses collaborations avec le Chicago Symphony Orchestra. Preuve qu'il existait bien une affinité magicienne entre le chef et l'orchestre américain.
Déterminant dans cette réédition événement, le luxueux livre relié à couverture rigide de 180 pages accompagne l'édition et comprend une introduction de Lady Solti, (Valerie Solti, son épouse), de nombreuses rétrospectives d'artistes et professionnels, de nombreuses photos rares, des reproductions

des partitions de Solti et autres documents d'archives. Prochaine grande critique et présentation de ce coffret événement. Parution : 6 octobre 2017.

En savoir plus sur http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/solti-chicago-the-complete-recordings-2/#GAUyd4CBKb3Xb2Yy.99

_____

CD, coffret événement, annonce. Solti : Chicago – The Complete Recordings 108 cd DECCA)

---

# CD, compte rendu critique. FAURE : Philippe Cassard, Jacques Mercier (1 cd La Dolce Volta).

**CD, compte rendu critique. FAURE : Philippe Cassard, Jacques Mercier (1 cd La Dolce Volta).** Le programme mêle pièces pour piano seul (*Nocturnes* n°2, n°4 et 11), pour orchestre sans piano (Suite de *Pelléas*, ouverture de *Pénélope*) et évidemment, partitions concertantes réunissant les deux (*Ballade* et *Fantaisie*). Soit plus d'une heure de pure Fauré dont toujours quelque soit la durée et l'orchestration, quelque soit la ligne mélodique et la parure harmonique-, l'élégance, suprême, souveraine, s'impose à nous.




Il faut bien toute la délicatesse digitale et cette fluidité enivrée dont est généreux le pianiste **Philippe Cassard**, pour exprimer la profonde vitalité des *Nocturnes* (en particulier la fougue schumannienne de l'épisode central du n°2), et plus encore, ce qui fait basculer le n°4 dans l'onirisme suspendu du Tristan de Wagner, … rien de moins. Connaisseur, praticien de longue date d'un Fauré à la fois complice et conteur, **Philippe Cassard** qui doit cette passion fauréenne à ses professeurs de piano (Lazare-Lévy, puis Dominique Merlet, lui-même disciple de Roger-Ducasse, un proche de Fauré), s'épanouit en terres d'élection, restituant dans ce terreau élégantissime, toutes les références et le bouillonnement inventif, ce goût des climats sensuels et éthérés qui sont la marque de *Fauré l'aristocrate*. Raffiné mais jamais superficiel ; racé sans être artificiel. L'inspiration du pianiste exprime au contraire tout ce qu'ont d'intérieur, de profond voire de grave et d'inquiétude rentrée et polissée, les 3 sublimes *Nocturnes* sélectionnés parmi un catalogue abondant (sur les 13 *Nocturnes* laissés par le compositeur, élève et ami de Saint-Saëns).

# Élégance Fauréenne



Au nombre des riches révélations de ce recueil monographique, distinguons surtout l'énergie irrésistible et visionnaire de la **Fantaisie**, composée par un septuagénaire quasi sourd, encore inspiré par une imagination féconde et sans limite portée par le chant étincelant du piano : ni effet, ni bavardage, mais l'essence de la musique. Rien de narratif ici, mais une pensée qui expérimente dans la forme concertante, où la musique jamais narrative, devient temps, espace, action. Simultanément à son unique Quatuor qui recueille l'expérience et la réflexion de la maturité ultime, la **Fantaisie opus 111** est écrite à la fin de la guerre (été 1918). Il n'est guère que les Concertos pour piano de Saint-Saëns qui atteignent cette liberté à la fois concise et directe ; en 3 mouvements (*Allegro molto moderato, Allegro vivace, Allegro molto moderato*), sa coupe énergique, sa détermination mesurée, cet élan viscéral sont d'autant plus poignants de la part d'un auteur physiquement diminué…



**Philippe Cassard** en restitue la santé active, une bonhommie voire une insouciance qui cible la plénitude avec une orchestre prêt à répondre et à jouer. Le piano danse, caresse l'opulente soie orchestrale et semble dialoguer avec elle. **Jacques Mercier** détaille, Cassard stimule et trouve un juste équilibre où rayonne l'instinct de plus en plus enivré du compositeur. Sa vitalité lumineuse affirme dans la vieillesse une énergie sans faille, la plénitude de ses forces vitales. Belle révélation. Comme l'est, à l'extrémité opposée de la carrière,

la *Ballade* et son naturel souple et coulant jusqu'à l'extase finale, traversé de chants d'oiseaux (1881).

**L'Orchestre national de Lorraine** fait valoir ses qualités de couleurs et de narration dans les deux incursions lyriques dont ici, la puissante ivresse de l'orchestre séduit immédiatement : la Suite de *Pelléas et Mélisande* opus 80, soit 16mn, concentre en 4 épisodes, le drame énigmatique des amants maudits conçu à partir d'une adaptation londonienne d'après Maeterlinck en 1898. Temps forts de ce cycle à l'orchestration aussi transparente qu'éblouissante : *la Fileuse* (qui évoque l'activité avérée de Mélisande filant sa quenouille pour tuer son ennui dans le château d'Allemonde : un aspect écarté chez Debussy), et surtout la mort de Mélisande, suggéré par le *Molto adagio* final, … immersion dans la tendresse la plus mystérieuse. Car Mélisande demeure une énigme, avant, pendant après sa vie terrestre.

L'ouverture de *Pénélope* (opéra créé à Monte-Carlo en 1907) confirme et l'élégance naturelle du Fauré inspiré par Homère, et les vertus expressives de l'orchestre lorrain sous la direction de **Jacques Mercier**. La tonalité de sol mineur, à la fois amoureuse et introspective combine le portrait des amants séparés : la triste attente de Pénélope, puis l'éclat viril d'Ulysse, avant leurs retrouvailles finales.

Idéalement équilibré, entre les pièces intimistes, graves et profondes (éclairs dissonants du funèbre *Nocturne* n°11 de 1913, de loin la pièce la plus impressionnante par son introspection calme, sereine) et les partitions dramatiques liées à la scène, le programme édité par **La Dolce Volta** est une entrée magistralement réussie, parfaitement emblématique, pour mieux pénétrer le génie de Gabriel Fauré. C'est aussi une réalisation éditoriale tout à fait dans la ligne artistique du label français qui a choisi l'élégance et le raffinement comme qualités affichées de sa marque. En ce sens, rien n'égale la classe de Fauré. Fond et forme s'accordent donc.

_____

**CD, compte rendu critique. GABRIEL FAURÉ : Nocturnes, Ballade, Fantaisie, Suite Pelléas et Mélisande. Philippe Cassard, piano. Orch National de Lorraine. Jacques Mercier**, direction (1 cd La Dolce Volta – 1h08mn – enregistrement réalisé en juillet 2016 à l'Arsenal de Metz). CLIC de classiquenews, octobre 2017



**LIRE aussi** notre critique complète du concert Fauré, Ravel Franck par les mêmes inteprètes : Philippe Cassard et l'Orchestre Nat de Lorraine / Jacques Mercier, à Metz, Arsenal, Grande Salle, le 13 octobre 2017 (Philippe Cassard y jouait la Ballade et en bis, le Nocturne n°2).

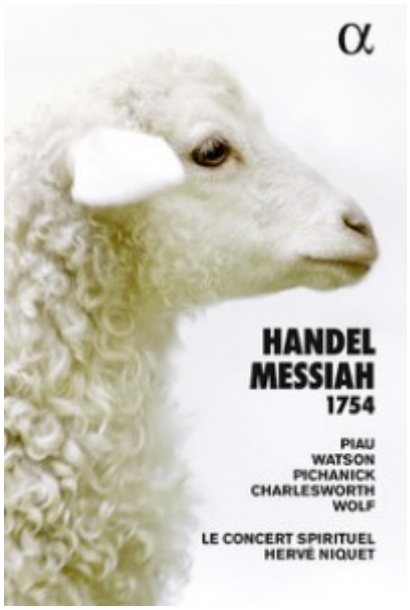
_____

**LIRE aussi** notre **critique du cd LA DOLCE VOLTA : Pascal Amoyel joue les Polonaises de Chopin – clci de classiquenews de mai 2016**

**VOIR aussi** notre reportage vidéo PASCAL AMOYEL joue les Polonaises de Chopin / La Dolce Volta

---

# CD, critique, compte-rendu. MESSIAH, Le Messie (Niquet, 2016 – 2 cd Alpha)




**CD, critique, compte-rendu. MESSIAH, Le Messie (Niquet)**. D'emblée cette nouvelle version séduira par son galbe opératique et ses tempi allants, entraînants qui tournent rapidement à la machine opératique. Quitte à diluer, le chef prend manifestement cette option au risque d'une certaine superficiliaté d'ensemble. Question de style et d'esthétisme… que l'on acceptera volontiers car ici, il y a peu à regretter face à un geste indiscutablement cohérent. D'autant qu'il nous gratifie de la version peu jouée pour 5 solistes, soit 2 sopranos au lieu de l'unique habituelle : la multiplication des voix féminines solistes ainsi retenue devrait renforcer la charge humaine de l'interprétation, son sens de l'intercession, sa chaleureuse humanité… **Le jeu – inévitable des comparaison s'agissant d'une oeuvre si abondamment abordée reste incontournable** et souligne les limites de la version Niquet : étriquée, réductrice, certes très accessible. Immédiatement séduisante. Pourtant la nature médiane entre opéra et oratorio, disons drame sacré, doit se réaliser entre les deux registres, ni trop dramatique et profane, ni trop éthéré et abstrait. Pas facile… C'est pourtant au diapason de ce défi de l'entre deux, que l'interprète doit trouver sa « voie » et convaincre.

Ainsi écoutez celle autrement inspirée, – habitée de **Christopher Hogwood**, citée dans la notice (et vite expédiée voire minorée), ou mieux, joyau d'un coffret récemment édité par DECCA et dédié aux oratorios de Haendel : **Trevor Pinnock**

ose des tempi ralentis, au souffle suspendu qui fait surgir dès le premier air pour ténor, ce mystère de l'incarnation qui exprime et rend palpable le souffle divin qui traverse tout le cycle.
Chez Niquet rien de tel sinon le drame de l'opéra. Est ce suffisant pour un oratorio anglais de Haendel où pèse à part égale, la spiritualité et l'action dramatique ?

## Messie / Messiah trop prosaïque ?



Même sur le plan de l'intelligibilité et de l'articulation instrumentale, Hogwood semble investi par ce souffle spirituel qui manque trop à la direction très prosaïque du chef français. Ecoutez Howard Crook dans « *Every Valley* » : la diversité et la richesse des couleurs, le naturel des nuances, l'élégance de l'anglais sont absents dans la ligne vocale (et les vocalises expédiées du soliste chez Niquet). Même **Katherine Watson manque singulièrement de sobriété** comparée à sa consoeur Arleen Auger dont le legato sobre, angélique d'une réelle grâce intérieure se fait regretter là encore. Question de style : pour l'opéra, le drame, l'excès de « pathos » et de théâtralité (et parfois le maniérisme contorsionné.., Niquet est fait pour vous. Ce trop plein de lyrique, ce débordement opératique (avec de surcroît une prise de son du choeur, épaisse qui n'est pas valorisant pour l'effort du choeur) devient difficile. En général la prise de son trop réverbérée fait perdre la lisibilité du contrepoint choral (fugues souvent savonneuses), un contresens à la volonté d'expressivité défendue ailleurs.

Poursuivons notre écoute. Sur le cd2, malheureusement **Anthea Pichanick étale un contralto terre à terre, prosaique et**

**finalement laid,** d'une articulation trop vulgaire pour l'édification morale du sujet (n°23 : «  He was despised »). D'autant que la tenue de l'orchestre derrière son élocution plate, n'est qu'illustrative, – à 1000 lieues de l'élégance que savait insuffler ici un Christie.
Enfin c'est l'air de la soprano I (ici **Sandrine Piau**), qui dans le début de la PART III (I know that my Rdeemer liveth) inscrit et synthétise les arguments et les limites de la présente lecture : à ce degré de perfection vocale et de justesse dans l'intention (fragilité si humaine que sait distiller la cantatrice), on loue la noblesse et la dignité du geste (car il s'agit bien d'une espérance formulée, celle d'une croyante affirmant la certitude de la croyance au delà de la pourriture de son corps), mais la direction derrière la soliste se montre si peu nuancée, elle aussi prosaique et rien que narrative.I l faut écouter toute l'articulation ciselée que savent apporter et cultiver les autres chefs, cités ci dessous, infiniment plus inspirés. Même sentiment et plus attristé par le n°28, et l'air de libération voire de révélation que doit instiller le soprano II (ici Katherine Watson) : son beau timbre accuse des aigus déjà courts et usés, et une intonation qui n'exprime en rien la richesse de l'expérience spirituelle qu'évoque le texte. La chanteuse chante mais n'exprime rien sinon un beau chant (nasalisé quand même) qui s'écoute pour lui-même.
Même cette incisivité parfois fulgurante de Pinnock semble définitivement perdue.
Pour une autre perception plus énigmatique, spirituelle, plus naturelle, et d'une inénarrable inspiration perdez vous dans les versions de **William Christie**, Paul McCreesh (geste élégant, présence du mystère). Ici où est l'éloquence du geste, le secret et l'énigme de la foi triomphante ?
Car à travers les 3 parties, Haendel réussit un tour de force en révélant peu à peu, par le choeur et les solistes, la force de la foi révélée, incarnée, explicitée. Une lecture qui laisse un sentiment d'inachevé, d'inapprofondi. Dommage que l'ensemble fondé par Niquet ait choisi cet enregistrement pour

célébrer par le disque ses 30 ans… prise de son épaisse, plateau en déséquilibre ou si peu traversé par le doute et la question spirituelle du texte, orchestre articulé mais strictement illustratif. Si l'on compare avec l'ensemble de Bill Christie (incontournable chez Haendel d'où notre comparaison), pas un manquement à sa ligne esthétique depuis sa création : de la finesse et du mystère (éléments clés chez le Saxon, surtout dans le Messie, comme dans la Messe en si). Peut on en dire autant des effectifs ici réunis ?

_____

CD, critique, compte-rendu. MESSIAH 1754, Le Messie (Niquet). 2 cd Alpha – enregistrement réalisé à Paris, ND du Liban, décembre 2016 – Piau, Watson, Pichanick, Charlesworth, WOlf – Le Concert Spirituel – Hervé Niquet (2 cd Alpha 362).

---

# CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016)



**CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO (3 SACD Hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016).** La riche matière musicale portée par le formidable orchestre de Debussy exprime le monde létal, agonisant d'Allemonde: un vacuum suspendu entre évanouissement et anéantissement. Ce milieu où se fixe un temps, l'impénétrable Mélisande qui ne sait pas ce qu'elle dit, s'inscrit dans le mystère, c'est  comme un trou noir, un temps et un espace inconsistant, qui passe, se transforme, meurt, réapparaît toujours sans forme ni but francs. L'imprécision règne. Toute la direction de **Simon Rattle** pilotant le somptueux LSO **LONDON SYMPHONY ORCHESTRA** contient cette couleur permanente de la malédiction et de la disparition. Un monde clos et énigmatique dont pourtant il éclaire le tissu sonore en en révélant la subtile filiation avec l'indéterminé wagnérien, en particulier avec l'étouffante et l'hypnotique texture de Parsifal. Les incroyables cordes du LSO regardent même du côté de la langueur tristanesque. Debusyste et wagnérien, Rattle éblouit littéralement dans ce jeu en résonances multiples qui enrichit considérablement le propos de Debussy sur le plan orchestral. La puissance suggestive des instruments gagne en connotation de mort et en onirisme aussi. C'est bien la toute la réussite de cette version captée sur le vif (janvier 2016) à Londres et est le premier enregistrement du chef comme directeur musical du LSO.

Ce Pelléas in live, était mis en scène avec beaucoup de goût et d'ellipses par Peter Sellars. Mais le travail sonore qui émane de l'enregistrement rend compte de cet univers musical qui aime l'ombre et la pénombre, interstices propices au dévoilement d'hypothétiques secrets.
Au centre de ce théâtre sonore où ce qui se voit ne compte que

par ce qu'il cultive l'invisible, la princesse Mélisande, sirène et Prêtresse de ce grand rituel du mystère et de la violence : en elle, par elle se concrétisent les menace et les obsessions que perpétuent de façon impuissante et maladive tous les personnages de cette famille figée, pétrifiée en une langueur immobile.

Subtile plus sombre qu'interrogative, **Magdalena Kožená**, exprime le venin de l'inéluctable et la morsure de la fatalité, elle aime Pelléas sans l'aimer vraiment et reste d'une épaisseur fascinante dans ces confrontations avec Golaud. Nous sommes a contrario des Mélisande plus lumineuse mais distanciée des récentes Deviehle ou Petibon.

Le Golaud parfois trapu et bestial de **Gerald Finley** creuse d'autant plus l'impuissante agitation de l'époux de Mélisande que son jeu reste uniforme, comme désincarné, seulement habité par le doute et le soupçon. Il est subtilement hors de l'action et ne comprendra jamais celle qu'il a épousé.
Évanescent entre deux réalités toujours sur le départ, **le Pelléas du baryton Christian Gerharer éblouit lui aussi** par l'élégance de son chant d'une finesse féline absolument captivante même si parfois le médium éprouvé dans certains aigus, éreinte un français pourtant à l'articulation remarquable.

A l'inverse, Selig inscrit sa prosodie de sépulcre dans ce réseau souterrain à l'activité permanente et invisible, et Fink lectrice de la lettre achève ce tableau des miroitements sourds et crépusculaires.




Seul ombre faillible dans cette fresque des ombragés, d'une rare cohérence, le rôle travesti d'Yniold chanté par le jeune Elias Madlër perce la fascinante toile par des stridences inopportunes et un français pour le moins imprécis. Pour son premier enregistrement comme directeur

musical du LSO, Simon Rattle en remarquable dramaturge de l'instant, réussit brillamment l'épreuve de ce feu orchestral, de ce baptême symboliste et onirique puissant où les petits détails pèsent autant que l'architecture globale du psychisme miroitant.

_____

**CD, compte rendu critique. Debussy: Pelléas et Mélisande, Kozena, Gerhaher… Rattle / LSO** (3 SACD hybrid + 1 Pure Audio Blu-ray LSO janvier 2016)

Mélisande : Magdalena Kožená
Pelléas : Christian Gerharer
Golaud : Gerald Finley
Geneviève : Bernarda Fink
Arkel : Franz-Joseph Selig
Yniold : Elias Madlër
Le Berger / Le Médecin : Joshua Bloom
London Symphony Orchestra
London Symphony Chorus
Direction musicale : Sir Simon Rattle
Enregistré au Barbican Centre, Londres, janvier 2016

**3 CD + 1 Blu RAY Pure Audio LSO**